

Musique en tête (Récits)

Jacques Bobet

Volume 1, Number 2, March–April 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bobet, J. (1959). Musique en tête (Récits). *Liberté*, 1(2), 88–94.

Musique en tête

JACQUES BOBET

1. — A la manière de ...

Vous avez travaillé ferme durant toute la semaine; vous vous asseyez au piano; dans soixante minutes vous repartirez pour une autre longue semaine: trente à quarante heures de travail solitaire.

Le maître vient s'installer à côté de vous. Quelle distinction! Quelle grâce! Quelle aristocratie! Personne ne peut s'asseoir avec plus d'enjouement. Aujourd'hui, le maître vous aime. C'est visible: il va vous aimer pendant soixante minutes, s'il ne change pas d'humeur entre temps. Il est votre "copain"; vous êtes son copain; on se tutoierait presque. Il se sent jeune; il est jeune; il est aussi jeune que vous, et c'est si adorable, mon cher, d'être deux à adorer la musique et d'avoir vingt ans.

C'est la première leçon de la journée. Il envoie une main gauche mutine vers le clavier, et d'un seul coup, d'un seul, il monte une game en Do. O joie! il jouit toujours de toute sa technique! Aujourd'hui comme hier, il a du talent.

— "Aloors, qu'est-ce que vous me jouez aujourd'hui?" Le ton est sans ambiguïté; ce qu'il veut dire, réellement, c'est: — "De quoi allez-vous me régaler aujourd'hui?" Vous poussez la partition de son côté: il s'extasie. — "Ah quel morceau! Tenez mon cher, j'ai joué ceci à Budapest en 192... Au fait, est-ce que vous avez des cigarettes sur vous?..." De qui oserait-il quémander si simplement, sinon d'un ami bien proche? Et il reprend son récit où il l'a laissé, à Budapest.

Au bout de quarante minutes, vous avez eu le temps d'esquisser deux ou trois pages. Non, décidément, il ne se résoudra pas à vous traiter en élève aujourd'hui. — "Vous jouez toutes ces choses-là si bien, d'ailleurs". Vous essayez de retenir son attention durant une minute au moins sur une difficulté qui vous a arrêté durant toute la semaine, et finalement, vous osez à peine insister: vous le froisseriez; vous l'obligeriez à croire qu'il a accordé son amitié à un garçon mesquinement préoccupé de questions techniques.

D'ailleurs, il n'est plus temps. Il vide distraitement l'enveloppe que vous lui tendez, et froisse les billets dans sa poche. Il enchaîne. Il remercierait quelqu'un qu'il estimerait moins. Il vous donne une dernière preuve de sa tendresse; puisqu'il sort, il prendra le Métro avec vous. Vous voyez bien qu'il peut être charmant quand il le veut. Chemin faisant, il resonge à vos cigarettes, et vous n'osez pas expliquer qu'il vous a paru impossible de les reprendre sur le coin du piano où il les a déposées. Il aurait presque de l'humeur de votre étourderie.

A tout hasard, — et bien vous en prend, — vous achetez au passage des billets de première classe. Il descend deux stations plus loin. Il était temps; il se fatiguait; il commençait à vous aimer moins. Et le Métro emporte un garçon qui se traite de tous les noms, et se demande combien de jours il lui faudra, cette fois encore, pour oublier cette amertume dans l'âme et se reconstituer une ferveur intacte.

La semaine suivante, le maître s'ennuie. Tout l'ennuie. VOUS, en particulier, vous l'ennuyez. Le métier l'ennuie. Il s'exaspère; il devient grossier: en fait le métier "l'emm..."... Et il emploie le mot de façon à faire sentir combien son éducation est raffinée à l'ordinaire.

Il se fait les ongles pendant que vous jouez. Il a des gestes vagues de la lime à ongles, sans quitter sa main gauche des yeux, pour vous indiquer que vous faites une sorte d'erreur quelque part, là-bas, dans le grave du clavier. Il n'insiste pas; il est peu probable que vous puissiez jamais y arriver. C'est enfantin, pour-

tant, mais vous n'avez pas l'étoffe. Alors pourquoi passerait-il sa vie, — sa précieuse vie, — à enseigner à des cancre?... D'ailleurs, il n'a pas de chance: tous ses élèves sont des cancre.

Vous, bien entendu, vous jouez de plus en plus mal. Soudainement, il a une véritable crise de nerfs. Le maître pousse des cris de perroquet; le maître trépigne; le maître frappe le clavier. Vous attendez que la crise se passe. Qui donc est-il en train d'imiter cette fois?

Ingénument, il vous éclaire: pendant que vous recommencez à jouer, lui téléphone. — "Allo, mon chou... Bien sûr qu'il donne une leçon! Ça l'ennuie à mourir. Non... pas ce soir... Il faut qu'il travaille après tout. Tu sais bien, ce concert à Bruxelles... Mais oui... Ah! on l'aime à Bruxelles! On le comprend; on l'estime à sa juste valeur; on le redemande. Un instant, mon Chou. — "Oui bon, c'est ça. Au revoir, cher monsieur, à la semaine prochaine. Travaillez bien. Vous faites des progrès énormes!... Enooormes! Si, si, croyez-moi..." — Allo... Oui, il s'en va... Comment?... Oh non, il est habitué; il m'aime bien. D'ailleurs, j'enseigne si bien; il n'y a plus que moi qui ne vole pas mon argent..."

Le reste se perd. On referme la porte. On respirerait à pleins poumons, même dans l'ascenseur, si l'on n'avait un peu envie de pleurer d'humiliation. Et ce n'est pas une consolation de songer au Chou du téléphone: une petite grue décolorée, sans grâce, sans talent, sans beauté, qui se paie la tête du maître, le gruge dès qu'il a quatre sous, et lui répète qu'il est "marrant" avec ses chapeaux à bords roulés, et sa canne à poignée d'argent.

Changer de professeur? Mais où aller? On a seize ans, on est seul; on ne connaît personne; on finit par croire que tous les professeurs sont semblables et que celui-ci, après tout, vous fait peut-être une vraie faveur en vous acceptant comme élève.

Il peut être aussi le Professeur Modèle. Il se penche sur vos mains. Il vous ausculterait presque. Il vous fait rejouer trois notes, lentement, comme d'autres vous demandent de répéter: trente-trois, trente-trois, trente-trois. Il prend votre main dans la sienne. Il guide vos doigts tendrement. Il s'agit, il s'émeut, il s'échauffe.

Il s'aime; il s'admire; il s'étrangle d'émotion. Personne n'a jamais enseigné comme lui.

Il vous rédigerait presque une ordonnance. Il soupire pour vous dans les passages romantiques. Il fait les gestes. Il assume les jeux de physionomie. Vous faites une fausse note, et il souffre. Son visage se convulse de douleur. Il se penche à nouveau sur vos mains. Comment pouvez-vous faire une telle fausse-note? Il palpe vos muscles avec des soins de masseur. Il compte vos doigts. Oui, c'est bien cela pourtant: quatre doigts et le pouce... mais il y a de tels mystères dans une main! Cette fausse note, mon Dieu! La fausse note du siècle! Celle que ne peuvent expliquer ni la difficulté, ni les nerfs, ni rien de ce qu'il a vu depuis qu'il enseigne.

Dix minutes s'écoulent et vous pourriez vous gifler pour cette faute d'attention. Pour l'instant, il puise au trésor inestimable des sagesses de salon: — "Chaque doigt a une position unique dans la main." — "Pour avoir une bonne main droite, travaillez la main gauche". Il en a comme cela pour tous les saints du calendrier, de ces boutades qui font illusion mais laissent les élèves bien seuls durant le reste de la semaine. Vous souriez, — ou plutôt vous faites de votre mieux, — vous gloussotez pour laisser entendre que rien ne vous échappe de l'infinie sagesse de tels préceptes. Si vous pouviez rassembler assez d'insolence pour le regarder bien en face à de tels moments, il est probable qu'il ne saurait rien lire dans vos yeux: il est sincère.

Pour le moment, il tente de résoudre le mystère de la main à cinq doigts. Il ne trouve pas, et à tout hasard, il fait comme les médecins de Molière, il prescrit un petit clystère préventif: "Vous répétez ce passage plusieurs fois chaque jour, durant toute la semaine." Si cela ne vous guérit pas, cela ne vous fera toujours pas de mal.

Grimaces! Grimaces! Grimaces!

Et la semaine prochaine, il incarnera un autre de ses héros. Il est l'homme qui vit à la manière de... De ces boutades et de ces manies qui sont parfois amusantes et révélatrices chez les grands artistes, il s'est fait, lui, une personnalité et une pédagogie.

2. — Les éclopés de la musique

Il y a quinze ans, ils trottaient vers leur première leçon de musique. On ne savait rien d'eux. Chacun: un de ces enfants "qui ne parlaient pas encore qu'ils adoraient déjà la musique"; qui marchaient à peine qu'ils essayaient déjà d'atteindre le clavier du vieux piano droit. Aujourd'hui, vous les retrouvez dans toutes les salles de concert. On ne saura jamais rien d'eux. Ils constituent un public semi-hostile, semi-fervent, le meilleur et le pire des publics. Ce sont les éclopés de la musique.

Ils ne sont plus au poulailler; ils sont au troisième ou même au second balcon: ils gagnent un peu d'argent maintenant. Très peu. Ils sont devenus répétiteurs d'une petite institution, ou petits fonctionnaires, ou ils se sont mariés, ou ils donnent des leçons au cachet. Cette dénivellation d'un balcon à l'autre ne représente pas seulement une différence de quelques francs: elle symbolise quinze années de travail, soldées par un échec.

Ils portent des gants: ils ont gardé cet instinct de protéger leurs mains; mais ce ne sont plus les bonnes vieilles mitaines d'antan; c'est la misère en gants blancs. Les concerts sont leur souffrance favorite; ils ne savent plus ce qui les y brûle le plus cruellement: leur amour pour la musique, ou leur déception de ne pouvoir plus jamais être que le public.

Ils transportent encore souvent les partitions. Ils aiment suivre la musique de l'oeil par une suprême coquetterie qui ne peut se résoudre à abdiquer tout à fait. De ces quinze années d'enthousiasme refroidi, il leur reste la satisfaction d'être le public "qui sait lire la musique".

Ils la lisent dans leurs anciens cahiers de travail, et tout en suivant la soliste, ils revoient défiler sous leurs yeux toutes ces marques du passé: les doigtés surchargés d'un crayon rageur, les mesures difficiles cerclées de rouge ou de bleu, les indications impérieuses dans les marges, les coins de pages jaunies, limés, déchirés, recroquevillés. La marque de leur échec n'est nulle part, et elle est à chaque page. Ce n'est pas à ce passage en tierces

qu'ils ont abandonné, ou à celui-ci en sixtes; ce n'est pas à ce Vivace, ou à cet *Expressivo*, ni au milieu, ni à la fin de ce cahier, ni cette année, ni cette autre: c'est tout au long du parcours. Une fatigue insensible; un retard progressif; une perte d'énergie; l'impression d'un frein obstiné dont on ne distingue ni le levier ni le point d'application. Ils étaient les meilleurs élèves de leur professeur de Province, l'un des meilleurs de leur professeur de quartier à Paris, l'un des élèves doués de leur école de musique, et au total, ils sont seuls.

Il y a si peu de temps encore qu'ils se donnaient rendez-vous dans cette même salle avec tous les autres élèves "doués". Ils se retrouvaient dans leur coin favori; ils se connaissaient d'une école à l'autre; ils savaient bien qu'ils n'y monteraient pas tous, sur cette estrade, mais ils se croyaient encore des années devant eux, et il suffisait de si peu de chose pour arriver au but.

Mais les quelques années ont passé, qui les ont transférés de la catégorie des enfants prodiges à celle des ratés. Ils n'ont jamais bien compris ce qui était arrivé. Ils étaient restés si longtemps là-haut à faire des triples sauts périlleux pour les banquettes. Depuis cette première leçon, cette première fois où ils avaient senti le trapèze lancé dans le vide, ils n'avaient pas eu le temps de se poser de questions ou même de respirer. Ils ne voulaient même pas se questionner. Se poser la moindre question, c'était reconnaître qu'ils travaillaient sans filet, sans argent pour les recevoir en cas de chute, sans gagne-pain, sans appui. C'était reconnaître qu'ils faisaient de la voltige au-dessus du vide.

Et tout à coup, ils ont reconnu l'inutilité de poursuivre la lutte. Ces quelques années perdues au début avec un médiocre professeur, et qui avaient paru si insignifiantes se sont dressées comme un mur entre eux et le succès. Pour d'autres, leur muraille était un mariage prématuré, ou le besoin impérieux de gagner sa vie tout de suite. Pour d'autres encore, le mur avait pris des noms inattendus: la mobilisation, l'occupation. D'autres n'avaient jamais même entrevu la muraille et étaient entrés tête baissée dans l'échec: ceux qui s'étaient blessés aux mains, ceux dont le système nerveux avait fait défaut. Et ceux-ci encore n'étaient pas les plus

à plaindre: ils pouvaient donner un nom à leur échec, un pansement à leur amour-propre, une porte de secours à leur dignité. Pour beaucoup d'autres, il n'y avait pas eu d'obstacles: rien que le manque de talent, de cette petite once de talent supplémentaire qui n'était pas en eux, et que la perte de leurs deux yeux n'aurait pu acheter. Tous ceux qui avaient eu à se dire un soir, avec leur premier sourire de vaincus, qu'ils ne risqueraient jamais leur cou avec assez de grâce pour que l'on puisse faire payer à l'entrée. Tous, d'un jour à l'autre, ils avaient lâché la barre et étaient tombés, droits, à pic, sans même cette récompense suprême pour le trapéziste qui tombe, d'un beau cri dans la foule.

Ils ont continué de travailler. Seuls, sans s'exposer jamais aux mêmes compliments futiles, aux mêmes observations sans fruits. Ils se jouent leur répertoire, — ce qui en reste, — pour eux seuls. Ils trouvent parfois qu'ils jouent encore très bien. Mais ils savent qu'ils ont eu le mal des montagnes et que rien ne les en guérira. Leur horizon a chaviré une fois pour toutes.

Il vient des amis à la maison, qui leur demandent de jouer, et ils jouent parce qu'ils ont en eux la tentation et comme la brûlure de ce clavier. Leurs amis les couvrent d'éloges sincères et terribles. Comment ont-ils pu s'arrêter avec un tel talent?... Il n'y a pas de réponse possible, car on ne peut passer sa vie à se rabaisser sans cesse. La seule réponse c'est qu'il y a entre ces talents-là et les très grands talents non pas un abîme, mais une faille; de l'autre côté de cette ligne à peine discernable, le roc change de nature: il est à l'épreuve du feu. Et ils sont tous ici, ce soir, au concert, à contempler celui qui fut un de leurs camarades d'école, et qui est là-bas, sur cette estrade, de l'autre côté du monde, et ne saura jamais à quel miracle tenu il doit d'être un grand artiste.

Jacques Bobet

(Ces textes sont extraits de "Musique en tête", récits à paraître).